

VERS L'ULTRALANGUE

Préface de Michel Giroud

Boîte à mots, botanique

Quoi de mieux pour une ouverture qu'un extrait de « Salut par la peau » d'Audiberti publié dans la revue K (n° 1-2, juin 1948), consacré à Antonin Artaud, qui venait de mourir le 4 mars, à peine un mois après l'interdiction de son émission radio « Pour en finir avec le jugement de Dieu », un texte d'Audiberti, ami déjà, de longue date de Camille Bryen, l'auteur « poète et peintre » de l'anthologie *La Poésie Naturelle* (édition K, 1948), qui lui fit rencontrer Iliazd pour collaborer à la non moins fameuse, quoi que discrète (car, bibliophilique), anthologie de *Poésie de Mots Inconnus* (1950), en réponse aux polémiques orageuses avec Isou (l'inventeur du lettrisme), suite à la conférence d'Iliazd (1948), « Après nous le lettrisme »; Audiberti y relate la conférence d'Artaud au théâtre du Vieux Colombier (hiver 1947) où furent présents parmi d'autres, André Breton, André Gide, Camille Bryen, Raymond Hains :

« Nous l'avons vu au Vieux Colombier. Il donnait une conférence sans analogie avec qui que ce soit (...) sortir de la réalité de l'homme. Devenir chevreuil, archange, nuage, ou quoi que ce soit de préférable et d'ultérieur dont nous ignorons le nom et la forme (...) on peut essayer de s'en sortir « par la poésie ». La poésie ? Une nostalgie impuissante (...). Au vieux Colombier, il faisait bon de le voir déployer une colère simulée jusqu'à la

plus surnaturelle authenticité, la colère, la juste colère d'être embringué dans cette réalité humaine dont les pseudonymes sont entre autres : guerre, police. »

Voilà l'*abhumanisme*, sortir de la « race des hommes », en finir avec l'humanisme moribond rationaliste, les spécialisations abusives et aveuglantes, *en finir* enfin avec l'ethnocentrisme, avec l'Homme roi de l'univers et dominateur, reclasser l'être humain, comme un élément du cosmos, TERRIEN: les nouvelles sciences l'induisent (astronomie, physique, topologies mathématiques, biologie, anthropologie, cybernétique...), l'homme n'est plus le centre de l'univers, l'homme occidental n'est plus le maître du monde¹. La deuxième guerre mondiale couronnée par les explosions atomiques de Hiroshima et Nagasaki et les sinistres bombardements alliés (bombes phosphore) sur les villes allemandes, en disent long très long sur la saloperie humaine: vive la science, vive les ingénieurs au service du pouvoir. Tous se valent: Allemagne Nazie, Soviétie Stalinienne, Alliés Occidentaux. *L'horreur innommable* est partout. Voilà le fertile terrain de l'abhumanisme dont Audiberti découvre le concept en traduisant l'écrivain italien Beniamino Joppolo² *Les Chevaux de bois* (1947, Le Chêne) et *Le Chien, le photographe et le tram* (1951, Corrèa).

Audiberti, révolté absolu, furioso et burlesque, avec son complice ironique et sardonique (au rire grinçant et

1. Aimé Césaire, : *Discours sur le colonialisme*, 1950.

2. Il publie son essai en 1945, *Abumanismo*, et cf. l'article « Abhumanisme » dans le *Dictionnaire Audiberti* (dir. Jean-Yves Guérin), Honoré Champion, Paris, 2015.

métallique), Camille Bryen³, dans le désordre dynamique du zigzag, obliquement, évoquent notre situation, en absurdie. N'oublions pas que *L'Homme révolté* de Camus est publié, chez Gallimard, en octobre 1951 et qu'il y aura un débat houleux quant à la révolte ou la révolution (soviétique, stalinienne, marxiste, etc.). N'oublions pas non plus, l'Assemblée Générale des Nations Unies au Palais de Chaillot, à Paris, en novembre 1948 pour la défense universelle des droits de l'homme et le manifeste de Garry Davis qui lance le mouvement des citoyens du monde en déchirant son passeport américain (il est soutenu par André Breton, Albert Camus, l'Abbé Pierre, Louis Lecoin, pacifiste intégral et insoumis). Entre 1946, le retour d'Artaud de son asile de Rodez et le lancement du mouvement lettriste d'Isou et 1951, Bryen comme Audiberti sont parfaitement conscients de la perversion de la science et des techniques, soumis aux entreprises de massacres en tout genre, comme ils sont aussi informés entre autres, par la revue *Science et vie*, des bouleversements technologiques (le futur magnétophone, le néon, la vidéo, la télévision, le radar, la cybernétique⁴...), astronomiques (recherches spatiales, découvertes cosmiques...) et biologiques⁵. Camille Bryen connaît Stéphane Lupasco⁶, le nouveau théoricien

3. Cf. la préface de Michel Giroud à son oeuvre complète *Désécrivures*, publiée en 2007 aux Presses du réel à Dijon.

4. Norbert Wiener a publié son ouvrage majeur en édition française *Cybernétique et Société*, éditions des Deux Rives, 1949.

5. Audiberti cite les travaux de Charles Laville, *Mécanismes biologiques de l'atome à l'être vivant*, éditions Dunod, 1950.

6. Cité deux fois dans *L'Ouvre-Boîte* par Audiberti et Bryen sous le nom fautif

de la complexité dynamique, qui produit une critique radicale du rationalisme et du positivisme cartésien, ami de Michel Tapié, qui vient de lancer *L'Art informel*. Les travaux de Lupasco (qui a soutenu sa thèse, fin des années trente, avec Gaston Bachelard, connu alors en épistémologie pour sa *Philosophie du Non*) sont alors l'objet de nombreux débats aussi bien dans les milieux scientifiques que dans le monde de l'art puisqu'il propose de dépasser la logique d'Aristote et de Descartes, logique réductrice, pour s'ouvrir à l'espace temps des logiques du multiple et du tiers inclus, de l'échange, de l'ouverture contradictoire, à la place des stériles confrontations exclusives et excluantes. Les fondements théoriques de l'abhumanisme sont dans Lupasco qui propose une science « ouverte », vers une « œuvre ouverte », en devenir, ce qui met en cause, fondamentalement, l'identité du sujet comme de l'objet et toute forme d'identification (race, sexe, nation, idéologie, secte...). L'abhumanisme de Bryen et Audiberti doit être vu comme le balbutiement et la préfiguration de ce que Umberto Eco nommera en 1962, *L'Œuvre ouverte*. Les conséquences de cette vision intuitive et tâtonnante chez Audiberti et Bryen sont incalculables et nous font comprendre leur aversion pour toute forme d'idéologie, de groupement, de parti, de système et leur espoir possible d'un autre monde et d'une autre langue, dans un nouveau langage à inventer. *L'Ouvre-Boîte* est un livre symptomatique qui note, sous la forme de dialogues et

de Lupasco : Stéphane Lupasco, *Le Principe d'antagonisme et la logique de l'énergie, prolégomènes à une science de la contradiction*, Paris, 1951.

d'histoires, les signes d'une crise mondiale, qui ne fait que commencer dans tous les domaines. Nous sommes plongés, nous avons la sensation d'être plongés –avec des zigzags et des courts-circuits, des rebondissements et des sauts incongrus–, dans les dialogues d'un film *imaginaire* – décousu et troué –, dont la bande-son (les voix d'Audiberti et de Bryen) aurait été égarée mais dont on aurait conservé le tapuscrit, un film de FIXIE (la déesse de la Science-fiction, la muse et l'inspiratrice du cercle des *saventuriers*⁷ avec Vian, Queneau, Bryen, Audiberti...) en six épisodes plus ou moins réels (possibles, potentiels, virtuels) et longs, *incohérents* et *chaotiques*⁸. Pour éviter toute systématisation explicative, discursive et réductrice (la vraie maladie universitaire et scientifique, *privée de burlesque*): « Dans le vestiaire universel tout est vitesse ou ralentissement. Einstein est un Courteline accéléré (...) » dixit Bryen. Les savants devenus les scientifiques ouvrent la porte à la rafale abhumaniste. Nous sommes nous-mêmes fiction, acteur malgré nous d'un scénario, qui nous échappe-hasard et probabilité ou destin prédestiné pour les

7. Audiberti connaît bien la littérature de science-fiction et Boris Vian, également traducteur, prépare en 1952, l'édition du premier livre d'Alfred Van Vogt *Le Monde des non-A*, publié en 1953 dans la collection Le Rayon fantastique, chez Gallimard.

8. En écho non seulement au *Mouvement des Incohérents* et du *Chat Noir* (Allais, Jarry, Satie...), mais aussi, en pied de nez envers les didactes, sérieusement cohérents et aveugles ! Heureusement Audiberti et Bryen sont autodidactes. D'ailleurs, Fernand Léger dans la revue *Opéra* (en 1950) évoque ainsi Audiberti : « Il n'y a pas de dessin, il n'y en a jamais eu, une dynamique verbale qui éclate, vous saute à la figure. » À la même époque, Dubuffet, ami de Bryen, vitupère déjà contre « l'asphyxiant culture ».

angoissés de la vérité !? Bryen imagine même un au-delà du cinéma, tellement possible, qu'il fut même réalisé⁹ :

« S'il tenait à se déshumaniser, le cinéma devrait se servir de tous ses moyens techniques sans croire à la prééminence du parlant sur le muet, du sonore sur le parlant, du relief sur le sonore, du coloré sur le relief. Non seulement ces divers procédés méritent d'être employés à l'intérieur de séquences, où alterneraient du muet, du parlant, du dessin animé, de la photographie immobile, du bruitage pur et, en outre, des micmacs tels que celui de McLaren dessinant directement sur la pellicule et découpant des dentelles dans le son. Mais ce ne sont là que palliatifs de concours Lépine. Le véritable cinéma abhumain est tourné par des caméras automatiques, livrées à elles-mêmes. Les montagnards de l'abhumanisme iraient jusqu'à exiger que les enregistrements obtenus ne soient jamais présentés. »

Camille Bryen imagine déjà un dépassement du cinéma (*expanded cinema*) avant même ou en même temps, mais sans le savoir, que Isidore Isou qui prépare le numéro spécial sur le cinéma de la revue *ION* (numéro unique, 1952) et son ami lettriste Maurice Lemaître qui est en train d'écrire *Le Film est déjà commencé* (édité en 1953). Dans les années 1950, commence une nouvelle ère électronique avec la musique concrète de Pierre Schaeffer (au studio de l'ORTF et qui bénéficie d'un numéro spécial dans la *Revue Musicale*), avec les utopies cybernétiques de Nicolas Schöffer¹⁰, l'art cinétique¹¹. En

9. Michael Snow réalisa, au Canada, dans le désert blanc, dans les années 1970, le premier film automatique à 365 degrés.

10. Nicolas Schöffer, *Les presses du réel* 2004.

11. Denise René en propose le premier bilan dans sa galerie, avec l'exposition

1955, Watson découvre le code génétique ADN. Les recherches sont intenses autour de la robotique (calcul automatique algorithmique) et de la nouvelle cybernétique (nouvelle science et technique de la communication planétaire, à double tranchant comme le dit Wiener, à la fois outil de surveillance et d'espionnage et moyen d'information pour tous via Internet).

À bâtons rompus, ces dialogues paradoxaux sautent du coq à l'âne et proposent une sortie, grâce à *L'Ouvre-Boîte*, du déterminisme technologique et scientifique, une *ouverture* et une *aventure* libérée de tout système clos (tout bouge, tout devient, tout se transforme, *perpetuum mobile* – maxime de Giordano Bruno, qu'Audiberti évoque alors dans un de ses articles sur l'abhumanisme)¹².

« Si le galaxique et pluristellaire empire de demain garde les fontanelles ouvertes, comme un trou de secours, il le devra au perforant abhumaniste que nous faisons aujourd'hui. Il nous devra sa chance de ne pas être hermétiquement automatisé. L'abhumanisme ne codifie, ni ne cristallise. Il accepte à fond que l'homme soit passage et transition (...). C'est par là qu'il est Ouvre-Boîte et cheval de Troie. »

Le mouvement, en 1956 où participe Marcel Duchamp (avec ses roto-reliefs), que Bryen fréquente déjà depuis la fin des années 30; avec Audiberti, il a certainement vu, en 1949, l'exposition internationale surréaliste à la galerie Maeght et dont « l'arrangement » avait été réalisé par Breton, Duchamp et Kiesler et la couverture du catalogue *Prière de Toucher* par Marcel Duchamp.

12. Cf. Michel Giroud, *Audiberti*, Seghers, 1973. Avec Camille Bryen, il baptise en 1970, l'association des Amis d'Audiberti : *L'Ouvre-Boîte*, dont Bryen demande d'en être l'Anti-Président comme Audiberti fut Antibois !

Cette position (ses positions) de Bryen renouvelle les déclarations pataphysiques de Jarry (1897) et s'accorde – à l'écart (à l'écart absolu ?) à celle de ses amis du Collège de pataphysique fondé en 1948 (Noël Arnaud, François Caradec, Jean Dubuffet, Marcel Duchamp, Raymond Queneau, Boris Vian...). Les dessins, la gravure et la peinture de Bryen, au cœur du débat de *L'Art informel* (Michel Tapié, Mathieu, Lupasco) sont évoqués dans ce livre et le dernier chapitre *Synégo* est même le titre d'une œuvre de Bryen (1949)¹³.

Quant à la langue, il faut aussi la *trouver*, jusqu'à inventer une ultra langue, pourquoi pas une nouvelle langue des oiseaux ? Ce qui adviendra avec les poésies expérimentales, sonores, spatiales, et visuelles dans les années 1960 avec Henri Chopin, Bernard Heidsieck, Pierre Garnier, François Dufrêne, Julien Blaine, Jean-François Bory, Gil Wolman, Luca, Altador¹⁴...

« Le langage est depuis belle lurette abhumaniste. Il éclate, il pourrit, il fourmille. Désintégré, réchauffé, il troue-billonne, cervelle et écriture, il argonautise dans les faubourgs, il coq à l'âme dans les salons, il déboise dans les tables tournantes, gueule dans les affiches déchirées, le chant des ivrognes, les jeux des enfants, le cri des journaux. Cela n'est rien que le hasard, hasarde le zouave qui ronronne au garde à vous dans la guérite de l'Homo-Sapiens. »

13. Le catalogue raisonné des peintures par Jacqueline Boutet-Loyer, Paris, 1986, où sont évoqués les débats autour de l'art informel.

14. Henri Chopin, *La Poésie sonore internationale*, Jean-Michel Place, 1979 (coll. Trajectoire : dir Michel Giroud). Jacques Donguy, *Poésie expérimentale. Zone numérique (1953-2007)*, Les presses du réel, 2007.

Audiberti, au cours de ses *divagations* jubilatoires, laisse courir sa passion syntaxique alexandrine et manque rarement l'occasion d'inventer de nouveaux vocables, pressé par une nécessité langagière ludique, irréprensible, que Raymond Hains – un ami de Bryen – devait apprécier hautement. N'oublions pas son amour pour la chanson qui parsème toute son œuvre, dans un nouveau siècle où la radio et la télévision vont devenir des médias populaires¹⁵; il envisage la chanson comme possible suite à Dame poésie confinée dans le livre (quelques cantilènes surgissent dans *L'Ouvre-boîte*, surprenantes). Audiberti est un oralien, un chanteur et un rhapsode en prose et en vers¹⁶.

15. Dans une lettre de 1948, à Iliazd, il révèle, sa position, quant à la poésie phonétique: « Je crois que je suis trop phonétique d'instinct et dans mes textes habituels pour réussir réellement dans le phonétique délibéré. En tout cas, je m'aperçois de plusieurs choses. D'abord qu'il y a là, une veine énorme, à laquelle (comme d'ailleurs, pour le peintre abstrait, et à la différence de la musique) il ne manque qu'un « code » pour (la hausser) au nombre des « disciplines » pour ainsi dire officielles. En second lieu, l'alphabet latin est totalement insuffisant pour traduire les phonèmes qui se pressent en foule. Tous les chuintements, glapissements et autres « bruits » ne peuvent qu'être imparfaitement traduits par nos vingt-cinq signes (...) je crois également que le langage grammatical articulé, dans une langue quelconque, est encore du « phonétique », mis au point par le mystérieux travail des races et des siècles, et qu'il peut avoir, à l'occasion, droit de cité, dans un florilège phonétique » (in *Cahiers Iliazd club*, n° 8, 2014) Audiberti, avec Bryen et Iliazd, ont nécessairement discuté du Zaoum et du toutisme de Terentiev et des langues inventées. Audiberti ne peut ignorer la nouvelle grammairie fabriquée par un ami de Dubuffet et Bryen, le Papafol André Martel (lire la revue *Bizarre*, n° 32-33 consacré à la littérature illettrée, 1964) ni non plus le premier dossier consacré à Kurt Schwitters dans le numéro 3 de la revue *K*, 1949.

16. Cf. Michel Giroud, *Claude Nougaro*, Seghers, 1974 et *Paris, laboratoire des avant-gardes. Transformations/transformateurs, 1945-1965*, Les presses du réel, 2008.